

tient ce langage inepte, c'est aussi l'ex-marxiste Staline, qui reproduit ce raisonnement ridicule. En effet, le discours de Staline sur la nouvelle constitution n'était, en vérité, qu'une suite incohérente de variations sur ce thème qu'on ne peut appeler justement marxiste. Et c'est Trotski même qui souligne — non pas à cette occasion — la ressemblance surprenante de bien des formes de « pensée » et d'action hitlérienne et stalinienne :

« Par sa fonction de régulatrice et d'intermédiaire, par le souci qu'elle a de maintenir la hiérarchie sociale, par l'exploitation à ces propres fins de l'appareil de l'Etat, la bureaucratie soviétique ressemble à toute autre et surtout à celle du fascisme. »

Il est vrai que Trotski ajoute immédiatement :

« Mais elle se distingue aussi par des traits d'une extrême importance. Sous aucun autre régime, la bureaucratie n'atteignit une pareille indépendance. »

Mais ces traits particuliers n'ont rien de commun avec ce que Lénine, en concrétisant les résultats des recherches de Marx, avait trouvé comme les *traits essentiels* d'un Etat « qui n'est plus Etat au sens propre de ce mot ». Trotski dit que cette bureaucratie stalinienne « est la seule couche sociale privilégiée et dominante au sens plein des mots dans la société soviétique », il ajoute même qu'elle « a politiquement exproprié le prolétariat pour défendre par ses propres méthodes les conquêtes sociales du prolétariat. »

Mais un ouvrier qui étudie la situation du point de vue pratique d'un ouvrier qui touche le salaire mensuel de 125 roubles ne sera guère trop enclin à se poser sur le terrain théorique et de souligner surtout le sens *abstrait* des conquêtes sociales du prolétariat, car, quand lui, l'ouvrier, parle de la *dictature du prolétariat*, d'un Etat ouvrier, il remarque surtout ce dont Trotski parle aussi quand il dit :

« L'Etat « appartient » en quelque sorte à la bureaucratie. »

L'ouvrier soviétique et tout autre ouvrier aperçoit surtout ce « en quelque sorte » ; surtout l'ouvrier russe qui touche les 125 roubles mensuels et qui sait que d'autres en touchent 10.000, dira que c'est un peu exagéré de dire « en quelque sorte » puisque le fait s'exprime en quelque sorte en chiffres. Les conquêtes sociales ne sont guère à nier — « en quelque sorte » et surtout de la hauteur de niveau de ceux qui touchent les gros salaires. Les autres,

ceux qui, avec leurs 125 roubles ou moins, ne savent guère comment vivre, seront parfois tentés de se demander s'ils ne sont pas les dupes en croyant l'affirmation répétée chaque jour que l'Etat stalinien est « en quelque sorte » un Etat ouvrier, surtout quand ils liront, chez le même Trotski, que cette « seule couche sociale privilégiée » qu'est la bureaucratie soviétique embrasse déjà environ dix à vingt millions de la population soviétique, proportion tellement importante que dans aucun pays bourgeois la classe bourgeoise ne pourrait se flatter d'être une couche privilégiée de cette ampleur.

En tout cas, l'ouvrier fera les mêmes observations que Trotski en ce qui concerne l'antagonisme fondamental de cette société soviétique :

« Les milieux dirigeants eux-mêmes forment le lieu principal de l'accumulation privée licite et illicite. »

Bon, dira un ouvrier, nous avons anéanti la classe des capitalistes, car c'est pourquoi nous avons fait notre Révolution. Mais, n'avons-nous pas, nous autres ouvriers soviétiques, parlé dès 1921 de bourgeois soviétiques ? Nous est-il possible, à nous, ouvriers, gagnant péniblement 125 misérables roubles par mois, d'accumuler comme le font, licitement et illicitement, les « chefs », les bureaucrates, les hommes appartenant à la « couche privilégiée » ? Et si la nouvelle constitution de Staline introduit le droit d'héritage, expliquez-nous, à nous, ouvriers : que voulez-vous que nous donnions en « héritage » à nos fils ? Les seuls biens que nous « possédons » — outre les punaises et les cafards de nos « appartements » que décrit le camarade Yvon sans aucune exagération — ce sont les promesses que nous avons reçu en abondance, ce sont les assertions que nous sommes libres, gais et heureux, que les classes n'existent plus chez nous, que l'Etat auquel nous sommes rattachés, puisqu'il nous tient dans l'étau formidable d'une organisation policière et bureaucratique sans pareille, que cela est un Etat ouvrier. Mais si Trotski polémique contre la phrase hypocrite de la Pravda que voici : « L'ouvrier n'est pas dans notre pays, un esclave salarié, un vendeur de travail-marchandise. C'est un travailleur libre », si Trotski dit judicieusement : « A l'heure présente, cette formule éloquent n'est qu'une inadmissible fanfaronnade », si Yvon raconte très sobrement comment le « libre travailleur » en U. R. S. S. ne peut même pas se rendre d'une ville à une autre, d'une